

RECUEIL DU "CANADA"

LE PIEGE

DEUXIEME PARTIE

REPROUVEE

VI

(Suite)

-Pascal mourra... du moins que je sache Henri! Elle traverse le village... elle ne voit pas l'escorte qui a sur elle quelques minutes d'avance. Elle s'arrête et elle écoute. Le pas cadencé des soldats s'entend très bien sur la route gelée. Tout le village fait silence autour de ce lugubre drame. -Je vais les rejoindre! dit-elle. Et elle court plus vite. Elle n'est plus dans le village. Elle suit le chemin qui, passant devant l'église, monte vers le cimetière, à travers les champs maintenant détrempés, ravagés par le passage des troupes, de la cavalerie et de l'artillerie, et jadis plantés de vignes, d'arbres fruitiers, ou ensemenés de moissons. Dans le creux de sa vallée, c'est la fabrique. Elle n'entend plus le pas des soldats. Ils sont arrivés sans doute, mais elle est en vue de la fabrique, elle aussi. Elle n'a plus d'haleine... elle presse encore le pas. Quelque chose d'aigu lui perce les poumons, l'air trop vif du matin qui emplit trop brusquement sa poitrine... Elle n'y prend pas garde. C'est la vie de ses fils qui se décide là-bas... Leur vie! Sa vie, à elle... Devant la fabrique, elle n'aperçoit que quelques soldats qui causent en fumant. Aucun groupe sinistre, et les prisonniers sont invisibles. -Au moins, dit-elle encore, j'en sauverai un. Elle atteint les premiers bâtiments... -Enfin, dit-elle avec un rire nerveux, il n'est pas trop tard. Mon pauvre Pascal, mon pauvre Pascal... Si fort, si travailleur, si doux avec cela. Du moins Henri me restera. Elle arrive au coin de la fabrique. Elle entend une effroyable détonation qui lui bouleverse le cœur. Elle jette un grand cri, et en chancelant elle fait encore quelques pas. Cette fois, elle peut voir. Deux hommes sont étendus près du mur qui encloît le jardin des Montmayeur... Un commandement bref... Ils tournent sur les talons comme des automates... Elle se précipite vers eux avec un cri hétéo fané à laquelle on arrache ses petits. -Ah! les maudits! les maudits! Un sergent, Franz Schuller, s'approche des deux corps. Ils les achèvera, s'ils donnent signe de vie. Mais cette précaution sinistre est inutile. Ils sont bien morts. Il s'éloigne. Marie Doriat est auprès de ses fils. Elle relève la tête d'Henri, qui a un peu de sang aux lèvres. Elle relève la tête de Pascal, calme et souriant. Elle ne pleure pas... mais à ce moment elle est un peu folle... Ils sont tombés bien près l'un de l'autre. Elle se soulève, ces grands corps. Elle s'assied sur le sol. Elle met sur ses genoux leur tête blême... Elle les regarde... -Mes chéris! mes chéris! Dormez! dormez! Et doucement, voilà qu'elle était petits et qu'elle voulait les endormir. Elle caresse leur front, leur cheveux; elle tourne vaguement les yeux autour d'elle. Sur tout ce qui l'entoure, mais sans rien reconnaître. -Tout à coup, on lui frappe sur l'épaule: -Ma bonne femme, il faut fus en aller l'ici. C'est un sergent Prussien. C'est Franz Schuller. Marie revient à elle. Elle se relève, les yeux farouches. -Pourquoi me chasses-tu? Pourquoi ne voulez-vous pas que je reste auprès de eux? Ne sont-ils pas bien à moi maintenant; puisqu'ils sont morts! -Il faut les enterrer!

-Déjà! -Elle recule, puis apercevant le peloton d'exécution qui disparaît au loin, au tournant de la route, s'en retournant vers Garches, elle crie encore: -Misérables!... Que leur sang retombe sur vous! Ses nerfs se détendent enfin. Elle a crié de sanglots... et tout à coup, elle tombe sur le sol. Et dans la détresse de cette pauvre âme désespérée, frappée si injustement, si terriblement, elle montre les poings au ciel et elle s'évanouit. Longtemps elle reste ainsi étendue. Une jeune fille vient de sortir de la fabrique. C'est Lucienne. Elle a tout vu. Elle a assisté à cet horrible drame. Tout à l'heure, elle a entendu les soldats... puis, au loin, les exclamations de quelques paysans. Elle a ouvert sa fenêtre. Deux hommes sont là, les mains liées derrière le dos, entre des Allemands, deux prisonniers, deux condamnés! Pascal, Henri, ses frères! -Grand Dieu! dit-elle, est-ce qu'ils vont les tuer! -Bientôt, il ne lui reste plus de doute. On les conduit jusqu'au mur. Le sergent Franz Schuller, plie des mouchoirs. On va leur bander les yeux. -Pascal! Henri! Ce cri lui échappe, malgré elle. Elle joint les mains. Elle voudrait prier. Rien, ni paroles, ni prières, n'arrive à son espérance. Mais les deux soldats se sont entendus appeler. Ils relèvent la tête... regardent vers la fabrique. Là, à cette fenêtre... une figure connue, horriblement pâle. Et le même frisson de colère et de dégoût les secoue en même temps tous les deux. Pascal lui crie de sa forte voix: -Misérable? va-t-en... que ta vue n'attriste pas nos regards, au moment où nous allons mourir. Et Henri: -Va-t-en, misérable, toi qui ne sera pas digne de consoler notre mère après nous. Elle se retire de la fenêtre, les mains sur les yeux. Horreur! horreur! Ils vont mourir en la croyant coupable, en croyant à son indignité son infamie, à sa ralhison! Elle revient à la fenêtre. Les yeux des condamnés sont bandés. Ils sont debout contre le mur, fiers et dédaigneux, la tête haute. Ensemble ils crient: -Vive la France! Et Lucienne, avant que les fusils s'abaissent, à le temps de leur jeter d'une voix vibrant: -Pascal, Henri, je vous aime... je vous aime... je vous aime... Sa voix se perd dans les vingt coups de fusil qui les foudroient. Elle les voit chanceler. Pascal, plie sur ses genoux et se renverse en arrière. Henri tombe en avant, comme une masse. Et elle-même, comme si les coups de fusil l'avaient atteinte, elle se précipite et va s'affaïsser sur son lit, les mains sur les yeux. Ses beaux traits convulsés par l'horreur. Quand elle revient à la vie, elle se rapproche de la fenêtre. Elle se penche. La-bas, elle aperçoit ce spectacle étrange de Marie Doriat berçant sur ses genoux les cadavres de ses fils. Elle descend l'escalier... elle met un temps très long à la descendre... et quand elle est en bas elle s'élança vers Marie que Franz Schuller essaye d'éloigner. Lorsqu'elle est près de Marie, celle-ci a perdu connaissance et Lucienne la prend dans ses bras, à son tour, avec une infinie tendresse. -Maman! maman! dit-elle. Marie ne se réveille pas. Elle est là comme morte. Elle ouvre enfin les yeux. Elle considère curieusement. Lucienne, sans la reconnaître d'abord. Elle ne sait plus, évidemment, ce qui s'est passé. -Mais les Prussiens arrivent, enlèvent les corps... et la mémoire revient à la malheureuse mère. -Mes enfants! Mes pauvres enfants! Puis, elle regarde Lucienne: -Toi! Toi! tu oses! dit-elle se reculant. -Ma mère! je vous en supplie, ma mère! -Va-t-en. Je n'ai plus rien de commun avec toi. -Oh! mère que vous êtes cruelle! -Je ne veux pas te voir, te dis-je. Tu me fais rougir. Va-t-en. Laisse-moi. J'ai honte de toi... Je veux pleurer seule.

A continuer.

PLOMBAGE CHAUFFAGE et TOITURES F. G. JOHNSON & CIE

GEORGE COX LITHOGRAPHE, GRAVEUR, CLICHEUR et MÉDAILLEUR

LAURENT DUHAMEL

Jos. FORTIER EPICERIES EN GENERAL

AVIS SPECIAL

CHS. DESJARDINS, AGENT D'ASSURANCE et COURTIER

Solution d'Antipyrine de TROUETTE

LINIMENT GENEAU 35 ANS DE SUCCES

Parfums ESS. ORIZA SOLIDIFIES

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND

ATELIERS TYPOGRAPHIQUES

LE CANADA

JOURNAL QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

BUREAUX 414, 416 RUE SUSSEX.

ATELIERS 116, RUE ST PATRICE OTTAWA.

On exécute à ce bureau TOUTES SORTES D'IMPRESSIONS

BLANCS POUR AVOCATS: Déclarations sur billet, Demandes de plaideroy, Comparutions, Subpoenas, Affidavits, Oppositions, Plats, Inscrptions, etc.

LE TOUT SUR BON PAPIER ET A DSS

PRIX TRES BAS

POUR NOTAIRES: ratras de ventes, Contrats de mariage, Blancs de billot, Procuration, Quittance, Transports, Protêts, Obligations, etc.

ABONNEMENTS: EDITION QUOTIDIENNE

ABONNEMENTS: EDITION HEBDOMADAIRE

BEAUDET & DESJARDINS COIN DES RUES BAY et FLORENCE, OTTAWA

VENTE POUR CAUSE DE DEMENAGEMENT.

HARRIS & CAMPBELL

Grande Vente pour cause de Déménagement

LE 1er NOVEMBRE. Le plus Beau et le plus Vaste Entrepot de Meubles

REELLE REDUCTION DE 10 POUR CENT

HARRIS & CAMPBELL, 'RUE O'CONNOR (pres la Rue Sparks.)

AVIS! Le meilleur endroit à Ottawa pour acheter des Patins et autres articles en fait de quincailleries et ferronneries, c'est chez THOS. BIRKETT, 115 Rue Bideau

MANUFACTURE DE VOITURES ROYALE S. LEVEILLE PROPRIETAIRE

COMPAGNIE MANUFACTURIERE DE E. B. EDDY

Bois de Charpente, Portes

ALLUMETTES, "TELEGRAPHE" de Première Qualité.

Fourrures a Reduction

JOSEPH COTE MANCHONNIER

SALLE DE VARIETES